L’Église et l’enseignement

# Préambule : enjeux historiques et théologiques

# I- Vers l’invention d’une école chrétienne

## A- La situation de l’Église primitive

### 1) L’inutilité d’une école spécifiquement chrétienne

1. Idée fondamentale
2. Cause : le réseau scolaire existant
   1. Le réseau scolaire juif
   2. Le réseau scolaire gréco-romain
3. Conséquences :
   1. L’inculturation de la culture profane
   2. La distinction de la culture profane

***Texte 1***: Juvénal, *Satires* XV

Mais Athènes la Grecque, Athènes la Romaine, d’un bout du monde à l’autre aujourd’hui se promène. La Gaule aux durs Bretons fournit des orateurs ; et l’on parle à Thulé de gager des rhéteurs.

***Texte 2***: Saint Jérôme, *Apologie contre Rufin* (Sources chrétiennes 303) I, 30 :

Il me reproche encore un parjure, combiné d’un sacrilège. Dans le livre où je traite de la formation d’une vierge du Christ, j’aurais promis dans mon sommeil, devant le tribunal du juge, de ne jamais m’adonner à la littérature profane et je me serais néanmoins souvenu quelquefois de la culture que j’avais réprouvée. […] J’ai dit que je ne lirais pas de littérature profane : il y a engagement pour l’avenir et non anéantissement de la mémoire du passé. Mais, diras-tu, comment fais-tu pour retenir ce que tu ne relis pas depuis si longtemps ? […] Et, de quoi te stupéfier plus encore, maintenant que j’ai la tête chenue et le front dégarni, je m’apparais souvent en rêve, avec de longs cheveux frisés et revêtu de la toge, en train de déclamer devant le rhéteur mon bout de controverse ; et une fois réveillé, je me félicite d’être délivré de l’épreuve oratoire ! […] Tu t’étonnes que je n’aie pas oublié les lettres latines, alors que toi, tu as, sans maître, appris les lettres grecques ? Les principes dialectiques m’ont enseigné les sept types de conclusions ; la signification de *axiôma* que nous pouvons rendre par « énoncé » ; l’impossibilité de composer une phrase en l’absence de verbe et de nom ; les gradations des sorites, les subtilités du pseudomenon, les tricheries des sophismes. Je puis jurer que, depuis que j’ai quitté l’école, je n’ai jamais rien lu de tout cela.

***Texte 3***: Tertullien, *Prescription contre les hérétiques* (Sources chrétiennes 46) VII :

Car c’est la philosophie qui fournit sa matière à la sagesse mondaine, en se faisant l’interprète téméraire de la nature divine et des plans divins. En un mot, les hérésies elles-mêmes reçoivent leurs armes de la philosophie. De là, chez Valentin, les éons et je ne sais quelles formes en nombre infini et la triade humaine : il avait été disciple de Platon. De là, le dieu de Marcion, bien préférable parce qu’il se tient tranquille : Marcion venait des stoïciens. De dire que l’âme est sujette à la mort, Épicure n’y manque pas. Pour nier la résurrection de la chair, on puise dans les leçons unanimes de tous les philosophes. Là où la matière est égalée à Dieu, c’est la doctrine de Zénon. Là où l’on parle d’un dieu igné, Héraclite intervient. Ce sont les mêmes sujets qui sont agités chez les hérétiques et chez les philosophes, les mêmes enquêtes que l’on enchevêtre. […] Pitoyable Aristote qui leur a enseigné la dialectique, également ingénieuse à construire et à renverser, fuyante dans ses propositions, outrée dans ses conjectures, sans souplesse dans ses raisonnements, artisane de controverse qui se crée à elle-même des difficultés et qui remet tout en question de peur qu’un seul point lui ait échappé ! […] Quoi de commun entre Athènes et Jérusalem ? Entre l’Académie et l’Église ? Entre les hérétiques et les chrétiens ? Notre doctrine vient du portique de Salomon qui avait lui-même enseigné qu’il faut chercher Dieu en toute simplicité de cœur. Tant pis pour ceux qui ont mis au jour un christianisme stoïcien, platonicien, dialecticien ! Nous, nous n’avons pas besoin de curiosité après Jésus-Christ, ni de recherche après l’Évangile.

### 2) L’inculturation de la culture profane

1. Fondement
2. Culture romaine et culture hellénistique
3. L’inculturation des méthodes profanes

***Texte 4***: Saint Jérôme, *Apologie contre Rufin* (Sources chrétiennes 303) I, 16-17

Pour ma part, dans mes *Commentaires sur l’Épître aux Éphésiens*, j’ai suivi Origène, Didyme et Apollinaire, qui soutiennent à coup sûr des thèses contradictoires, sans abandonner la pureté de ma foi. Quel est le rôle des commentaires ? Ils développent ce qui a été dit par un autre. Les textes qui comportent des obscurités, ils les explicitent en un langage clair. Ils reproduisent des points de vue multiples et disent : Voici les développements de certains sur ce passage. D’autres l’interprètent ainsi. Tels s’efforcent d’appuyer leur sentiment et leur façon de voir sur telles citations et sur telle argumentation… Ainsi le lecteur avisé, après avoir lu les diverses explications et appris quelles sont les multiples opinions susceptibles d’être approuvées ou rejetées, pourra juger de ce qui est le plus exact et, comme un bon changeur, repousser l’argent de mauvais aloi. Va-t-on par hasard maintenir sous l’accusation d’interprétation fluctuante et d’appréciations contradictoires celui qui aura exposé, dans ses développements sur un seul ouvrage, les explications d’une foule de commentateurs ? Je pense que tu as lu dans ton enfance les commentaires d’Asper sur Virgile et Salluste, de Vulcatius sur les discours de Cicéron, de Victorinus sur ses dialogues, sur les comédies de Térence ceux de Donat, mon professeur, ainsi que sur Virgile, et d’autres sur d’autres auteurs, à savoir Plaute, Lucrèce, Horace, Perse et Lucain. Dénonce leurs commentateurs pour n’avoir pas adopté une ligne d’interprétation unique et pour passer en revue sur le même sujet leur propre point de vue et ceux d’autres auteurs.

Je laisse de côté les Grecs, que tu te vantes de connaître – et ta fréquentation des œuvres étrangères t’a presque fait oublier ta propre langue – pour ne pas avoir l’air, selon le vieux proverbe, d’instruire Minerve, moi, un pourceau, et d’apporter du bois à la forêt. Ce qui m’étonne, c’est que toi, l’Aristarque de notre temps, tu aies ignoré ces enfantillages, bien que tu aies pu, absorbé comme tu l’es par les questions de fond et enclin à échafauder contre moi la calomnie, mépriser les préceptes des grammairiens et des orateurs, te souciant peu de résoudre les *hyperbates* à la suite de circonlocutions, d’éviter la rudesse des cacophonies, de fuir les hiatus. Il est ridicule de mettre en évidence quelques blessures dans un corps tout entier estropié et brisé. Je ne relève pas tel point à critiquer ; que lui-même relève quel défaut lui manque. Est-ce qu’il n’aurait pas dû connaître au moins cet adage socratique : « Je sais que je ne sais pas » ? À moins que par hasard il ne jure qu’il n’a pas appris les lettres ! […] Toi qui, en matière de lettres latines, bredouilles et te meus à une allure de tortue plus que tu n’avances, il te faut, ou bien écrire en grec, pour avoir l’air, vis-à-vis de ceux qui ignorent le grec, de connaître les lettres étrangères ; ou bien, si tu veux t’essayer aux lettres latines, te mettre d’abord à l’écoute du maître de grammaire, soustraire ta main à la férule et, au milieu des gamins, *disciple sénile d’Athéna*, apprendre l’art de la parole. […] De là vient que certains en restent à un grossier bon sens, aussi longtemps qu’ils ne veulent pas apprendre ce qu’ils ignorent ; et ils n’entendent pas la semonce d’Horace : « Pourquoi préféré-je, par fausse honte, être ignorant plutôt que d’apprendre ? »

***Texte 5***: Saint Augustin, *Confessions* III, 4, 7 :

C’est en telle compagnie que, dans cet âge encore sans consistance, j’étudiais les manuels d’éloquence, désirant y exceller dans le dessein condamnable et frivole de goûter les joies de la vanité humaine. Or, en suivant le cycle normal des études, j’en étais arrivé au livre d’un certain Cicéron, dont on admire plus généralement la langue que le cœur. Ce livre contient une exhortation à la philosophie ; il est intitulé l’*Hortensius*. Cette lecture transforma mon état d’esprit ; elle tourna vers vous mes prières, Seigneur ; elle rendit tout autres mes vœux et mes désirs. Je ne vis plus soudain que bassesse dans mes vaines espérances, et je convoitai l’immortelle sagesse avec un incroyable élan de cœur. Déjà je commençais à me lever pour revenir à vous. Ce n’était plus à aiguiser ma langue, unique objet que semblait payer l’argent que m’envoyait ma mère (j’avais alors dix-neuf ans et mon père était mort depuis plus de deux ans), non, ce n’était plus à aiguiser ma langue que j’appliquais la lecture de ce livre ; ce qui m’y passionnait, c’étaient les choses dites, et non pas la manière dont elles étaient dites.

## B- La nécessité d’une école dans le monde germanique

## C- L’invention de l’université

# II- L’époque du concile de Trente : le temps de l’innovation

## A- L’enseignement de l’élite : à l’école des jésuites

## B- L’invention d’un enseignement populaire

# III- École catholique – école publique : le cas français

## A- Des relations ambiguës (XVIIIe – XIXe siècles)

## B- Cas particulier : l’école des colonies

## C- La République et la bataille scolaire